

ÉVOLUTION DE L'ART MILITAIRE

TOME II

Alexandre Svetchine

CHAPITRE DEUX

La Guerre d'Italie de 1859

Objectifs limités de la guerre. Dans le contexte de l'époque moderne, l'Autriche s'est vue contrainte d'abandonner la politique des « mariages avantageux » ; pendant la guerre d'Orient, l'Autriche a adopté une position hostile à la Russie, rompant ainsi définitivement avec les traditions dynastiques de sa politique. Cet État d'ancien régime, avec une population multiethnique, affaibli de l'intérieur par le mouvement national hongrois, constituait un obstacle à la fois aux aspirations nationales italiennes et allemandes. Les relations défavorables avec la Russie ont entraîné l'isolement politique de l'Autriche parmi les États européens. De plus, la Russie et la France ont commencé à stimuler le mouvement grand-serbe (yougoslave), menaçant la souveraineté autrichienne. À partir de 1857, Napoléon III a commencé à construire à partir des principautés du Danube le royaume de Roumanie ; cette partie de sa politique « latine » était également dirigée contre l'Autriche, préparant ainsi le prétendant à la Transylvanie.

En Italie, l'Autriche possédait le royaume lombardo-vénitien ; de plus, les duchés de Modène, de Parme et de Toscane étaient liés dynastiquement à l'Autriche, et les garnisons autrichiennes protégeaient la partie nord des États pontificaux contre le mouvement national-révolutionnaire.

La restauration qui survint en Italie après la chute de Napoléon conserva une grande partie des acquis sociaux de la Révolution française — le Code Napoléon, l'imposition des domaines de la noblesse, la confiscation partielle des terres de l'Église ; mais toutes les conquêtes politiques furent anéanties ; la répression policière, la censure et la pression de l'Église furent rétablies avec une sévérité sans précédent. Un fossé se creusa entre la base sociale et la superstructure politique, dont la douleur se ressentit particulièrement à cause de l'intervention des puissances étrangères en faveur d'un ordre politique dépassé. L'Autriche ne poursuivait pas l'objectif impossible de germaniser ses possessions italiennes, mais elle avançait, comme principe de sa politique italienne, le début de l'intervention pour la défense de l'ordre existant. Dans ces conditions, en Italie, jusqu'à la prise de Rome en 1870, qui marqua presque la fin du processus d'unification, un puissant mouvement national-révolutionnaire se développa.

Une série de tentatives infructueuses pour parvenir à l'unification de l'Italie par des complots et des soulèvements a souligné pour les patriotes italiens la nécessité de se rallier autour du seul État national, le royaume de Sardaigne, disposant d'une petite armée. La Sardaigne, un État de 5 millions d'habitants, avait déjà tenté sans succès en 1849 de chasser l'Autriche des terres italiennes ; battue par le général Radetzky, la Sardaigne se préparait à une nouvelle guerre et cherchait un puissant allié. Sous la direction de Cavour, qui dirigeait sa politique, un allié offensif avec la France put être conclu en 1858.

Napoléon III, en entrant en guerre, cherchait à s'appuyer sur le principe révolutionnaire d'autodétermination des peuples pour briser les décisions du Congrès de Vienne et détruire l'ordre politique européen qu'il avait établi. Napoléon III rêvait par la suite de se présenter comme l'unificateur à la fois de la Pologne et même de l'Allemagne révolutionnaire, avec en récompense pour ses services une frontière le long du Rhin, ce qui aurait renforcé la position de sa dynastie en France. Pour obtenir de l'aide dans l'acquisition de la Lombardie et de la Vénétie, la Sardaigne devait céder à la France deux régions frontalières — la Savoie et Nice. Il n'était nullement dans l'intérêt de Napoléon III de porter un coup fatal à l'Autriche ; un affaiblissement trop important de l'Autriche aurait permis à la

Prusse d'unifier sous son hégémonie l'Europe centrale, chose que la politique française devait éviter à tout prix. La menace d'un mouvement révolutionnaire de la part des peuples de la monarchie autrichienne, provoquant une explosion interne, devait ligoter l'Autriche dans la lutte à venir et l'empêcher de déployer toutes ses forces. Mais la mise en œuvre de cette menace était également indésirable pour des raisons de politique intérieure : de toute façon, les cercles révolutionnaires du monde entier et la classe ouvrière de France accueillirent favorablement cette guerre, commencée sous des slogans révolutionnaires, tandis que les cercles catholiques et le haut commandement de l'armée française, dont l'avis faisait particulièrement peur à Napoléon III, froncèrent les sourcils et restèrent réservés face à cette guerre pour l'unification de l'Italie.

Napoléon III, en déclenchant cette guerre, s'est présenté comme un combattant pour le suffrage universel, pour les principes démocratiques de l'État, pour l'autodétermination nationale et est immédiatement devenu comme le chef couronné du mouvement révolutionnaire international. Sa politique a trouvé de nombreux alliés dévoués dans tous les pays d'Europe. Les libéraux et radicaux anglais ont réussi à obtenir la convocation de nouvelles élections, ont renversé le ministère conservateur ami de l'Autriche et étaient prêts à assurer l'arrière de Napoléon III du côté de la Prusse. Contre cette dernière, Napoléon III a laissé en Alsace-Lorraine la moitié (la moins bonne) des troupes françaises sous le commandement du général Pelissier. La Prusse se sentait entravée par la sympathie des cercles démocratiques allemands pour la tâche d'unification nationale posée par Napoléon III et retardait les négociations avec l'Autriche pour lui fournir de l'aide. La mobilisation qu'elle avait commencée au moment de Solférino s'est arrêtée à la suite de l'arrivée au pouvoir en Angleterre des libéraux, avec Palmerston à leur tête, allié de Napoléon III dans la guerre d'Orient. Bismarck, alors ambassadeur prussien à Saint-Petersbourg, considérait ce moment comme absolument inapproprié pour une guerre de la Prusse contre la France. La Russie, en représailles à l'Autriche pour son comportement lors de la guerre d'Orient, a conclu un accord secret avec Napoléon III et a empêché l'Autriche et la Prusse de dépouiller leurs provinces orientales de troupes.

L'Autriche voulait et craignait à la fois l'aide que la Prusse pouvait lui apporter. Payer cette aide aurait signifié céder à la Prusse la position de leader en Allemagne, que l'Autriche appréciait plus que ses possessions italiennes, à cause desquelles elle menait une guerre contre Napoléon III. Par précaution, l'Autriche retarda longtemps l'envoi en Italie de trois corps d'armée qu'elle était obligée de déployer sur le Rhin en cas d'entrée en guerre du Saint-Empire contre la France. Ainsi, au lieu de recevoir l'aide de la Prusse et du Saint-Empire, il n'y eut qu'un retard dans la concentration autrichienne en Italie, ayant des conséquences importantes. Face à l'assaut des slogans révolutionnaires, le manifeste autrichien proclamait haut et fort que la Providence avait souvent utilisé l'épée de l'Autriche lorsque l'ombre de la révolution tentait de se répandre sur le pays. Mais cette tâche, au vu des guerres de l'Autriche, s'avérait très ingrate : elle restait sans amis ni alliés, et ses combattants devaient toujours se retourner, craignant une attaque dans le dos, craignant leurs sujets d'origine italienne, hongroise ou serbe, craignant le prolétariat allemand de Vienne. Tant que cette révolution ne s'était pas déclenchée à l'arrière, la guerre ne touchait pas les intérêts vitaux de l'Autriche, et il lui fallait lutter uniquement pour des objectifs limités.

Cette guerre aux objectifs limités, se réduisant à la lutte pour les provinces frontalières, ne pouvait toutefois pas se dérouler selon les lenteurs du XVIIIe siècle : la menace d'une intervention d'autres États obligeait les belligérants à chercher une résolution rapide. Il était important pour l'Autriche de conclure la guerre rapidement en raison de sa situation économique difficile ; elle ne s'était pas encore remise des lourdes dépenses liées à la mobilisation de l'armée et à l'occupation des principautés du Danube pendant la guerre d'Orient. La guerre ne dura que 10 semaines.

Théâtre de la guerre. Le théâtre de la guerre — le bassin de la rivière Pô — représente la région la plus fertile et la plus riche d'Europe. Déjà à l'époque de Napoléon Ier, ce théâtre, par ses propres moyens, suffisait à soutenir des armées importantes.

Au cours du XIXe siècle, sa culture a largement progressé vers son intensification. Les basses terres de Lombardie étaient traversées par un réseau dense de canaux et transformées en rizières ; les pentes des hauteurs étaient parsemées de vignobles et de vergers ; chaque champ était planté d'arbres soigneusement alignés. La vue ne dépassait rarement 300 pas. Même l'infanterie ne pouvait se déplacer hors des routes qu'avec peine, tandis que la cavalerie et l'artillerie rencontraient des difficultés presque insurmontables.

Lors de la guerre de 1859, un nouveau facteur est apparu pour la première fois dans la conduite des opérations militaires : les chemins de fer. Au milieu du XIXe siècle, la construction ferroviaire se développait à plein régime en Europe ; cependant, la capacité du transport ferroviaire était encore faible et les chemins de fer d'Italie n'étaient pas seulement non reliés aux chemins de fer d'Autriche et de France, mais ils n'étaient pas encore unifiés en un réseau commun. La construction de tunnels à travers les Alpes n'avait pas encore commencé ; la gare terminale des chemins de fer piémontais, Suse, était séparée du chemin de fer à voie étroite de Savoie relié à la France par trois grands passages, avec un lourd col à travers le Mont-Cenis, et de la voie large française à Grenoble par quatre passages avec un col à travers le Mont-Genèvre. La principale ligne autrichienne vers Trieste était séparée des chemins de fer lombardo-vénitiens par un écart de trois passages, entre les gares de Nabreschi et Casarsa ; cet écart s'expliquait, d'un côté, par le manque d'attention de l'état-major général autrichien aux questions de construction ferroviaire et, de l'autre côté, par les manœuvres de la France, facilitées par le fait que le propriétaire des chemins de fer autrichiens était un capital français, qui s'opposait aux dépenses pour de grands ponts sur les rivières Tagliamento et Isonzo. Dans la direction tyrolienne, il y avait le col du Brenner, représentant un écart de 4 passages entre Innsbruck et Bolzano ; de plus, pour se rendre à Innsbruck par voie ferrée depuis l'Autriche, il fallait passer par un détour via la Saxe et la Bavière, et le nouveau tronçon Vérone-Bolzano ne permettait de fonctionner qu'avec trois paires de trains. Même à Milan, il y avait un écart : ses gares ferroviaires, recevant les trains de l'ouest et de l'est, n'étaient pas reliées entre elles par une voie de raccordement.

Les voies navigables complétaient le réseau ferroviaire. La domination de la mer par la flotte française offrait à Napoléon III une route maritime courte depuis Marseille et Toulon jusqu'à Gênes, le port du Piémont, et Livourne, le port de Toscane. Mais les Autrichiens, en raison de l'apparition des navires de guerre français dans la mer Adriatique, durent au début de la guerre renoncer aux transports maritimes entre Trieste et Venise, qui compensaient en temps de paix la lacune des voies ferrées. Le fleuve Pô, relié à plusieurs canaux navigables et affluents, représentait une excellente voie fluviale traversant la Lombardie.

Les forteresses autrichiennes de Pavie et de Piacenza bloquaient la navigation sur le Pô. Le célèbre quadrilatère de forteresses autrichiennes — Mantoue, Peschiera, Vérone, Legnago — barrait l'étroit espace entre le lac de Garde et le Pô. Les principales forteresses de Sardaigne, devant assurer les flancs du déploiement opérationnel de l'armée sarde au-delà des rivières Pô et Tanaro, étaient Alexandrie et Casale.

La richesse du théâtre de la guerre, la taille limitée des armées en activité, l'abondance de magasins dans les forteresses et les grandes villes, et en particulier la surestimation des chemins de fer, poussaient les deux parties belligérantes à la décision de limiter au maximum l'usage des convois de roues. À quoi bon utiliser les routes de terre pour le ravitaillement, alors que la technique avait imposé de puissantes voies ferrées ? On n'avait pas suffisamment pris en compte que les chemins de fer traversaient de nombreux affluents du Pô, et que les ponts ferroviaires détruits pouvaient retarder longtemps la reprise du trafic. On n'avait pas non plus suffisamment pris en compte que les objectifs politiques de la guerre rendaient extrêmement difficile l'utilisation des moyens locaux. La France et la Sardaigne, agissant

comme libératrices de l'agression autrichienne, ne pouvaient permettre de réquisitions sur la population italienne ; le calcul d'un soulèvement de cette dernière contre les Autrichiens jouait un rôle important. Quant à l'armée autrichienne, elle se trouvait menacée par un soulèvement général en Lombardie et à Venise, et devait renoncer à tout ce qui pouvait irriter la population locale ; les Autrichiens n'autorisaient les réquisitions qu'en arrière, par des actions conjointes de l'administration militaire et civile.

L'Autriche ne pouvait compter que sur la sympathie du clergé et de la partie de la population lombarde de confession catholique; la majorité des classes dominantes et surtout la classe ouvrière manifestaient une hostilité active. Au début de la guerre, le commandement autrichien, pour lutter contre le mouvement révolutionnaire à l'arrière de l'armée, a détaché une puissante division Urba. Elle n'était pas affectée à des positions fixes, mais devait apparaître immédiatement dans chaque région où surgiraient des soulèvements ouverts de la population et les éliminer impitoyablement.

Armée sarde. Un petit État, ayant pour objectif de se préparer à la guerre contre l'Autriche, devait recourir à des périodes de service courtes afin d'utiliser une grande partie de sa population. La durée du service actif était limitée à deux ans, celle de la réserve à six ans. Cependant, en l'absence d'industrie et en raison de la pauvreté de l'État, la Sardaigne ne put accumuler une réserve suffisante et fut contrainte de se limiter à la mobilisation d'une armée de 62 000 hommes, regroupée en cinq divisions actives. Tout le service intérieur et la garde des forteresses reposaient sur la milice (garde nationale), composée de 26 000 hommes ; l'armée active complète pouvait rapidement se déployer à deux étapes de la frontière autrichienne, sur un front fluvial fort entre les forteresses d'Alexandrie et de Casale. À l'armée régulière sarde s'était joint le chef du mouvement national-révolutionnaire, Garibaldi, avec trois régiments de volontaires totalement indisciplinés. L'unité de Garibaldi était destinée à pénétrer derrière les lignes autrichiennes et à y provoquer un soulèvement.

Malgré un grand enthousiasme et un bon armement de l'armée sarde, en raison de la brièveté et de l'insuffisance de l'entraînement, du nombre important de réservistes dans les compagnies, des querelles constantes dans l'état-major et de l'absence de traditions, la capacité de combat de l'armée sarde était faible ; les troupes sardes cédaient nettement en qualité face aux Autrichiens.

Armée autrichienne. La diversité de la composition nationale de la monarchie des Habsbourg empêchait l'affirmation d'un principe national dans l'organisation de l'armée. La base religieuse n'était également pas adaptée pour l'armée de l'Autriche catholique, car elle soulignerait la fracture entre l'Autriche et l'Allemagne protestante, fermerait la voie au recrutement des officiers par la petite noblesse des États allemands et donnerait à l'armée un caractère moins allemand, étant donné que dans l'administration civile autrichienne, dans les tribunaux ou à l'école, jusqu'en 1868, une personne de confession non catholique ne pouvait occuper le moindre poste, alors que dans l'armée, les postes de commandement les plus élevés lui étaient ouverts. Une réforme profonde de l'armée rencontrait la résistance dans l'ordre féodal-aristocratique de l'État, où le pouvoir appartenait à 600 familles de grands propriétaires terriens. Par conséquent, l'armée autrichienne conserva jusqu'en 1868 cette coloration internationale, cette tolérance religieuse et nationale, que lui avaient imprimées ses fondateurs, en particulier Wallenstein. La force de cette ancienne armée dynastique reposait sur les traditions et l'esprit corporatif des unités, ainsi que sur une discipline stricte, avec des sanctions sévères pour tous les manquements.

Dans l'armée autrichienne, l'esprit du XVII^e siècle s'est maintenu, malgré le fait que le recrutement de l'armée se faisait non pas par enrôlement volontaire, mais par service militaire obligatoire. Ce dernier n'était pas universel. L'enseignement supérieur, de nombreuses professions et le simple paiement de 1 200 guilders au trésor excusaient du service militaire. Le recrutement se faisait principalement parmi des paysans arriérés et ignorants, ce qui favorisait le maintien de l'ancien ordre dans l'armée. Mais déjà la révolution

de 1848 portait un coup sévère aux fondements de l'ancienne armée autrichienne. Les aspirations nationales réveillées des Hongrois se révélèrent plus fortes que les traditions dynastiques et corporatives. Avec l'aide des troupes russes, le mouvement hongrois fut temporairement réprimé ; de violentes répressions commencèrent, principalement à l'encontre des personnels des 21 bataillons et 10 régiments de hussards qui étaient passés du côté des Hongrois insurgés. Les 50 000 honvéds hongrois, capitulant en 1849 à Világos, furent directement incorporés dans les rangs de l'armée autrichienne, de la même manière que procédait Frédéric le Grand avec les prisonniers pendant la guerre de Sept Ans ; mais dans les conditions du XIXe siècle, il était impossible de forcer les Hongrois à bien combattre pour un État hostile à leurs intérêts, et les recrutements hongrois constituaient un fléau, érodant l'armée autrichienne. Les échecs du I^{er} corps du comte Kram-Gallas s'expliquent en partie par le grand nombre de Hongrois dans ses rangs.

En temps de guerre de 1859, les régiments composés d'Italiens étaient également considérés comme peu fiables. Il fut décidé de les laisser en Hongrie et à la frontière russe. Une exception fut faite pour un régiment italien (Sigismond), cantonné à Vienne, dont les soldats demandaient unanimement à être envoyés au combat ; mais lors de la première rencontre, à Magenta, ces soldats d'origine italienne profitèrent de l'occasion pour passer du côté de l'ennemi... Les Croates (serbes-catholiques), qui jouissaient jusque-là d'une meilleure réputation en Autriche, n'étaient pas non plus de bonne volonté ; une division croate du IIe corps dut être disloquée après son insubordination à Magenta. Les réservistes étaient également considérés comme peu fiables dans l'armée autrichienne, étant donné qu'ils avaient un développement politique plus avancé que les jeunes recrues. Par conséquent, en Autriche, on s'efforçait de compléter les unités de campagne autant que possible avec de nouvelles recrues, tout en confinant les réservistes dans des garnisons arrière lorsque cela était possible, ce qui n'était guère une mesure sage.

Sur 300 000 jeunes atteignant l'âge de la conscription, environ 85 000 entraient chaque année dans l'armée. La durée du service était fixée par la loi à 8 ans de service actif et 2 ans en réserve. De plus, il y avait 50 000 «*graničar*», une sorte de cosaques autrichiens. Ces chiffres permettaient à la diplomatie autrichienne de menacer d'une armée de 800 000 hommes. En réalité, selon les conditions financières, la durée du service actif en temps de paix était beaucoup plus courte ; après la guerre de l'Est, en temps de paix, il y avait en réalité des soldats ne servant pas huit, mais seulement trois conscriptions. L'Autriche n'était pas en mesure de mobiliser plus de 320 000 troupes actives, car, en l'absence de milice et avec des troubles dans de nombreuses régions, il fallait laisser un nombre important de soldats pour le maintien de l'ordre intérieur.

En temps de paix, il y avait 12 corps, regroupés en 4 armées : 1) Vienne-Boême ; 2) Italienne ; 3) Hongroise ; 4) Galicienne. Un corps était composé de deux divisions d'infanterie, chacune forte de 2 ou 3 brigades. Les brigades, en temps de guerre, étaient composées de 5 bataillons et, généralement, d'une batterie. Les meilleures troupes faisaient partie de la deuxième armée (Italienne).

La tactique de l'armée autrichienne se caractérisait par des formations proches de la formation en compagnies. Un bataillon comprenait six compagnies ; toutes les deux compagnies constituaient une division, dont l'effectif en 1859 variait entre 200 et 250 hommes. Le bataillon était organisé par division — la distance entre les divisions était d'au moins 54 pas. La formation autrichienne par division représentait un pas en avant par rapport à la formation du bataillon français compact. Cependant, la nature du terrain, qui excluait le tir à moyenne et longue distance, ne permettait pas aux Autrichiens d'apprécier les avantages que la formation par division offrait pour l'utilisation du terrain. Une formation fragmentée en plus petites unités présente des avantages considérables, mais seulement à condition que chaque unité soit dirigée par des commandants qui, au moment décisif, mèneront leurs troupes à l'action de leur propre initiative. Les Autrichiens ne disposaient pas de tels officiers

capables d'initiative à la tête des divisions. Le manque d'initiative et de préparation tactique, ainsi que le pessimisme réactionnaire, conduisaient à une méfiance quant au succès des actions des divisions individuelles et à la tendance à maintenir en réalité les bataillons concentrés. Le règlement dépassait le développement réel de l'armée, ce qui provoqua après la guerre une réaction tactique sévère.

L'artillerie autrichienne agissait principalement en batterie pour utiliser les rares ouvertures le long des routes afin de bombarder sur la plaine lombarde fermée et accidentée.

La composition des hauts dirigeants était très faible. La promotion de personnes talentueuses à des postes élevés, comme Radetsky ou au moins Benedek, était une exception. Les magnats autrichiens considéraient les postes les plus importants de l'armée comme leur droit. L'empereur d'Autriche devait supporter des féodaux manifestement incapables à des postes de grande responsabilité. Lors de la nomination de Radetsky au poste de chef de l'état-major général, l'empereur François lui déclara : « Votre caractère me garantit que vous ne ferez pas de folies intentionnelles ; quant aux folies ordinaires, je m'y suis déjà habitué ».

Mobilisation et concentration des Autrichiens. Dès le 1er janvier 1859, l'inévitabilité d'un affrontement avec la France et la Sardaigne était claire pour l'Autriche. Celle-ci cherchait à écraser les forces sardes avant que la France ne soit prête à leur porter assistance. C'est pourquoi la déclaration de guerre venait de l'Autriche. Les opérations militaires commencèrent le 29 avril. La justification de la politique autrichienne résidait dans l'obtention d'un succès immédiat sur l'armée sarde; cependant, cela fut empêché par des retards dans la mobilisation et la concentration.

L'armée italienne comptait 3 corps (V, VII, VIII). En janvier 1859, elle fut renforcée par le IIIe corps (de Vénétie). La mobilisation de ces 4 corps fut officiellement déclarée le 1er mars. Les zones de recrutement des régiments de l'armée italienne n'étaient pas situées en Lombardie, mais à l'autre extrémité de l'État, afin d'en assurer la fiabilité politique. Lors de la mobilisation, un régiment d'infanterie, comptant 2 450 hommes en temps de paix, devait être développé en une brigade de 5 000 hommes, plus un « quatrième » bataillon destiné à remplir les fonctions de réserve, de garnison et de transit ; au total, il fallait ajouter 3 500 hommes au régiment. La collecte de ces réservistes sur un vaste territoire autrichien prit du temps. En avril, au transport des réservistes pour la mobilisation s'ajouta le transport pour le regroupement en Lombardie du IIe corps. Ainsi, l'Autriche avait rassemblé au début de la guerre, dans l'armée active, 5 corps. Le général Gyulai, commandant l'armée, jugeait nécessaire, pour un développement rapide de l'offensive, de disposer de 9 corps, c'est-à-dire à peu près de toutes les forces de l'Autriche, après avoir assuré la frontière avec la Russie et le maintien de l'ordre intérieur en Hongrie. Cependant, l'exécution de son souhait fut retardée, en raison de l'espoir de l'Autriche d'ouvrir la campagne sur le Rhin avec la Confédération germanique et de la nécessité de disposer d'au moins 3 corps pour conduire cette campagne.

Mais les cinq corps de l'armée active n'étaient pas non plus au complet. Au 1er mai, le 3e jour de la guerre et le 62e jour de la mobilisation, celle-ci n'était loin d'être achevée : dans l'armée active, au lieu de 145 000, il n'y avait en réalité que 107 000 ; dans la division d'Urbain (pour lutter contre la révolution), au lieu de 14 000, seulement 11 000 ; dans les forteresses et les unités arrière, au lieu de 68 000, seulement 32 000. Au total, après deux mois de mobilisation, les effectifs en temps de guerre n'étaient remplis qu'à 65 % ; l'élément de combat des cinq corps, qui comptaient en temps de paix 82 000 hommes, n'a augmenté que de 30 %, au lieu de l'augmentation prévue par les effectifs de 77 %.

C'était particulièrement mauvais avec les chevaux, qu'il fallait renouveler par achat. La cavalerie recevait presque aucun cheval lors de la mobilisation et, en raison de l'affectation de chevaux incapables de partir en campagne, le nombre de chevaux a diminué par rapport à l'époque agraire — les escadrons comptaient en moyenne jusqu'à 110 chevaux. Tous les chevaux de trait achetés ont été donnés à l'artillerie, mais on n'a réussi à atteler que 44 batteries, au lieu des 70 prévues. Il ne restait plus de chevaux pour le train, et pour satisfaire

les besoins les plus urgents, il a fallu réquisitionner des charrettes auprès de la population locale ; certaines d'entre elles étaient très peu conformes aux exigences militaires et consistaient en des chars à deux roues attelés à des bœufs.

Telle fut la mobilisation de l'armée autrichienne, sur laquelle reposait la responsabilité de la défaite rapide de l'armée sarde, au cas où l'aide française n'arriverait pas à temps. Les hommes, les chevaux, les charrettes, le matériel existaient en Autriche, mais ne pouvaient être transférés sur le théâtre des opérations militaires. La mobilisation s'est prolongée pendant toute la guerre, qui dura 70 jours. Mais, comme l'avancement des charrettes au cours de la concentration a toujours eu la priorité sur la mobilisation, certaines unités sont restées partiellement mobilisées jusqu'à la fin. Les bataillons partaient avec un effectif réduit de 25 %, et leur nombre ultérieurement ne dépassait jamais 800 hommes. Au moment décisif de la guerre, lors de la bataille de Solferino le 24 juin, les Autrichiens envoyèrent au combat 7 corps, totalisant 147 000 hommes au lieu des 250 000 qui auraient dû être présents en effectif complet. En réalité, dans cette guerre, l'armée autrichienne se trouva à un tiers en dessous de son effectif normal.

Pendant la guerre elle-même, l'Autriche a commencé à former quatre nouveaux corps ; mais l'organisation de ce nouvel échelon de mobilisation des forces de l'État progressait lentement et n'a pas pu influencer le cours de la guerre.

Armée française. Lors de la restauration des Bourbons après la défaite de Napoléon Ier à Waterloo, toute l'armée napoléonienne fut dissoute ; 18 400 officiers furent mis à la retraite. Les premières années, les Bourbons existèrent sous la protection de baïonnettes étrangères ; la nouvelle armée naissait avec difficulté ; elle était initialement composée de 12 000 mercenaires suisses et de quelques unités françaises. En 1824, l'armée commença à croître grâce à la conscription ; la durée du service fut fixée à 8 ans. Les observateurs externes remarquaient immédiatement l'incompétence, l'inexpérience et la faiblesse de popularité parmi les soldats des jeunes nobles officiers, totalement incapables de maintenir la discipline. La question de l'avancement dépendait des relations aristocratiques de l'officier et non de son aptitude. Le service militaire devint extrêmement impopulaire auprès du peuple français. La loi permettait à chaque conscrit de se faire remplacer par un autre ; à Paris, de grandes agences se formèrent pour fournir ces remplaçants ; l'exemption du service militaire grâce à ce commerce humain coûtait de 4 000 à 6 000 francs.

La monarchie de Juillet a rétabli les drapeaux tricolores de la révolution, supprimé les régiments suisses et instauré la garde nationale. Plusieurs personnalités éminentes — le général Moran, le philosophe Victor Cousin, le duc d'Orléans — prônaient l'introduction en France du service militaire personnel et universel, avec des durées de service courtes. Mais la monarchie censitaire, confrontée à une période d'aggravation des problèmes sociaux, ne pouvait pas créer un peuple armé. En opposition aux exigences de suivre l'exemple de la Prusse dans la construction militaire, a été promu le culte de Napoléon Ier, et l'on mettait en avant sa préférence pour les vétérans fiables et éprouvés, qui avaient accompli des miracles au combat. La France est donc restée avec un service de sept ans. La conscription annuelle atteignait 80 000 sur 200 000 personnes en âge d'être appelées ; sur ce contingent, trois quarts recevaient une formation accélérée et étaient renvoyés dans la réserve après quelques mois. L'armée comptait plus de 200 000 soldats de longue durée ; la réserve, peu formée et peu fiable, devait théoriquement fournir 300 000 hommes.

Cette organisation a trouvé son appui dans les particularités des guerres coloniales, qui ne peuvent être menées par des troupes recrutées sur la base du service militaire général. L'impact le plus important sur l'armée française a été la conquête de l'Algérie, commencée en 1830 et ayant nécessité 27 années de campagnes continues. Le nombre de troupes opérant en Algérie atteignait parfois 100 000 hommes. La guerre en Algérie rappelle en grande partie la lutte simultanée des Russes dans le Caucase. Mais alors que l'école caucasienne de formation et d'éducation des troupes était dans l'armée russe seulement un phénomène local, et que son

autorité n'a jamais été suffisamment significative pour surmonter, dans le noyau central de l'armée russe, les tendances de parade militaire, en France l'école militaire algérienne est devenue prédominante.

La guerre mineure se caractérise par le fanatisme de l'ennemi, une atmosphère de danger permanent, la promotion de l'initiative chez les jeunes officiers, et une grande expérience dans la conduite de petites opérations. Les troupes sont sous le feu et acquièrent une dure expérience. L'infanterie française a appris à apprécier la formation en ligne dispersée, qui avait presque disparu à la fin des campagnes napoléoniennes, à valoriser le feu de fusil, qui exprimait principalement la résistance de l'ennemi, et à l'utiliser largement elle-même, ainsi qu'à s'adapter au terrain. Les succès constants contre un ennemi instable ont développé chez les Français, en lien avec leurs traits nationaux, un élan vigoureux lors des attaques ; mais en même temps, l'école de la guerre mineure déformait la perspective de la grande guerre et engendrait des dérives dangereuses. La discipline souffrait sérieusement ; la morale des lansquenets se développait, se manifestant principalement par le manque de respect pour les biens de la population civile. Habitué à détruire les villages arabes, ce qui était une des pratiques importantes de la guerre d'Algérie, les Français en Balkans en 1854 réussirent à se mettre à dos les Bulgares, et après la prise de Kertch en 1855, ils organisèrent le massacre le plus sauvage et barbare de cette ville. Les troupes s'habituèrent à agir séparément de leurs voisins, ne passent la nuit qu'en bivouac, et se ravitaillaient exclusivement dans les magasins. La reconnaissance était effectuée uniquement par des unités spéciales formées d'indigènes ; les troupes elles-mêmes étaient impuissantes en matière de reconnaissance. La tactique se développait sous l'influence de l'absence d'artillerie chez l'ennemi, ce qui permettait de réduire également la propre artillerie et de se limiter à lui assigner les tâches les plus simples. L'infanterie restait très proche de ses chaînes, en raison de l'absence d'armes à longue portée chez l'ennemi, et sous-estimait les manœuvres d'enveloppement.

Les héros de la petite guerre progressaient vers des postes supérieurs, et ils se retrouvaient à la tête de la grande guerre européenne, pour laquelle ils étaient par la suite peu préparés. Cependant, durant la première partie du règne de Napoléon III, l'état-major français supérieur surpassait nettement les dirigeants aristocratiques sans talent de l'armée autrichienne : les généraux français avaient atteint leurs postes par leurs propres moyens, avaient goûté à la politique, avaient été trempés dans la tempête des révolutions et des coups d'État, savaient maintenir le contact avec la masse des soldats et représentaient des forces individuelles notables.

Le soutien faible au commandement supérieur venait de l'état-major général français. Son créateur, le maréchal Saint-Cyr, s'efforça dans sa loi de 1818 sur le service de l'état-major général de mettre fin aux abus de protectionnisme qui corrompaient les états-majors napoléoniens et qui, avec la Restauration, auraient pu remplir les états-majors de créatures de cour. Au lieu d'adjoints « également courageux et élégants », il fallait promouvoir des officiers avec une formation spécialisée. Le corps de l'état-major général reçut un caractère complètement fermé et était pourvu par l'école appliquée de l'état-major général, où étaient admis, directement depuis les bancs de l'école, les premiers élèves de l'école Saint-Cyr et les trois meilleurs élèves de l'École polytechnique. Après avoir réussi l'examen à la fin du cours de deux ans, l'élève de l'école appliquée devenait pour toute sa vie officier de l'état-major général ; le service était interrompu par l'accomplissement des cens dans différents corps d'armée, parfois seulement sur le papier. Grâce à la progression stricte selon sa propre ligne particulière, le protectionnisme dans l'état-major général fut exclu, mais le caractère corporatif et le détachement de l'armée étaient fortement soulignés dans l'état-major général, et ses représentants n'avaient aucune autorité ni auprès des chefs, ni auprès des troupes, et ils étaient eux-mêmes nettement en retard par rapport aux exigences de la guerre moderne. L'absence de déplacements sur le terrain, l'ignorance du théâtre des opérations probables,

l'absence de travail organisé sur la mobilisation et le plan de guerre, la mise en place déplorable du service de renseignement, l'inertie, le rigorisme bureaucratique — étaient des caractéristiques particulières de l'état-major général français avant la guerre de 1870.

Napoléon III, ayant accédé au pouvoir par un coup d'État, ne tenta nullement de transformer l'armée en une force populaire armée. Il conserva les bases organisationnelles existantes, prit un certain nombre de mesures assurant la loyauté de l'armée — augmentation des soldes, grandes pensions, attribution de postes civils à ceux quittant l'armée, création de la garde impériale, aigles impériaux sur les drapeaux, suppression de la traite humaine : pour l'argent versé par ceux qui souhaitaient être exemptés du service militaire, le gouvernement lui-même engageait des remplaçants sous forme de sous-officiers et soldats restant en service prolongé. Parmi les créations organisationnelles de Napoléon III, il faut mentionner la création des circonscriptions militaires : la France fut divisée en 7 maréchalats ; chaque maréchal commandait toutes les troupes et établissements militaires dans sa circonscription. La création des circonscriptions militaires remonte à 1858, lorsque Napoléon III fut victime d'un attentat par Orsini ; en réfléchissant à la possibilité d'un nouvel attentat ou d'une révolution à Paris, Napoléon III souhaita décentraliser la gestion militaire, afin de créer en province des centres assez puissants pour organiser une marche sur Paris et sauver la dynastie. Il n'y avait pas de corps en temps de paix ; en cas de nécessité, ils étaient constitués à partir des unités les plus appropriées des différents maréchalats ; une telle organisation était très pratique pour de petites expéditions d'outre-mer, mais se vengea cruellement en 1870.

Les statuts français étaient de nouvelles éditions des statuts de 1790, qui ont été consacrés par les victoires de Napoléon Ier, obtenues cependant non pas grâce à ces statuts, avec leurs tendances linéaires, mais malgré eux. La nouveauté était la formation en deux échelons. Mais les statuts continuaient encore à ne déterminer que dans une très faible mesure la préparation tactique des troupes françaises. L'armée était dirigée principalement selon l'expérience algérienne.

Mobilisation et concentration des Français. Napoléon III cherchait à soutenir les Sardes le plus rapidement possible afin de ne pas laisser les Autrichiens les écraser avant l'arrivée des troupes françaises sur le théâtre des opérations. Cependant, pour réussir les élections en Angleterre auprès des amis de Napoléon III — les libéraux et les radicaux, ce qui était d'une importance capitale pour assurer l'arrière de la France dans la guerre à venir — il fallait éviter l'odeur de l'hostilité liée aux préparatifs militaires et à la déclaration de guerre contre l'Autriche. C'est pourquoi aucune préparation matérielle à la guerre n'a été entreprise et il n'y avait même pas de plan de mobilisation. « Pour combattre en Italie », la moitié de l'armée française était destinée ; l'autre moitié devait rester pour protéger la France depuis le Rhin, où l'on pouvait s'attendre à l'intervention de la Confédération allemande et surtout de la Prusse. Cependant, Napoléon III n'a pas réservé pour la formation de l'armée destinée à la campagne d'Italie la moitié des maréchalats ; au contraire, il décida de choisir dans toute l'armée française les meilleurs régiments et les généraux les plus compétents ayant déjà une expérience du combat.

L'organisation en temps de paix représentait en 1859, comme en 1854, seulement un vaste dépôt, à partir duquel on tirait les forces et les moyens pour improviser des divisions et des corps d'armée. Comme les meilleures troupes françaises se trouvaient en Algérie, dès février 1859 a commencé le transport depuis l'Algérie de 19 régiments d'infanterie, en les remplaçant par d'autres plus faibles venus de France ; parmi eux, 4 divisions ont été formées pour la campagne ; 8 autres divisions, formées de divers régiments, ont également commencé à se concentrer progressivement dans le sud-est de la France. Toutes les unités restaient en organisation de paix, seulement pour compléter le nombre de chevaux de la cavalerie et de l'artillerie, 25 000 chevaux ont été achetés. C'était presque la seule dépense extraordinaire ; l'intendance ne confectionnait pas de biscottes, dans la forteresse frontalière de Briançon il n'y avait ni cartouches, ni rien qui ait été fait pour organiser un passage rapide par les Alpes. À

la fin du mois de mars, dans tous les régiments d'infanterie, les quatrièmes bataillons ont été formés (cadres pour la formation des recrues et des réservistes). L'artillerie était en attente de nouvelles fournitures matérielles pour être rééquipée, et restait sur ses emplacements permanents.

Le 21 avril, à la réception de la nouvelle de l'intention de l'Autriche de présenter un ultimatum à la Sardaigne, toutes les permissions ont été rappelées dans leurs unités, et le 24 avril, au moment de la remise de l'ultimatum à la Sardaigne, l'annonce de la formation de l'armée en campagne a été faite, et cinq corps français ont reçu l'ordre de se rendre immédiatement, au complet, sans artillerie, sans tentes, sans bagages, en Piémont. Les officiers censés être à cheval en campagne se sont dirigés vers le théâtre des opérations militaires sans avoir eu le temps d'acquérir des chevaux de selle. Le 1er mai, l'appel de 140 000 recrues a été effectué et un emprunt de 500 millions de francs a été lancé ; un autre corps sous le commandement du prince Napoléon a été désigné pour occuper la Toscane et soutenir la révolution nationale au sud du fleuve Pô.

Ces six corps comprenaient 198 bataillons et 20 régiments de cavalerie; mais comme le nombre de bataillons, dans leur composition en temps de paix, ne dépassait pas 500 hommes, et les régiments de cavalerie (4 escadrons) — 450 chevaux, l'effectif total n'atteignait pas 100 000. La moitié des corps était de composition à trois divisions, l'autre moitié à deux divisions. La force combattante d'une division d'infanterie était d'environ 6 à 7 000 hommes. De plus, le corps comprenait une division ou une brigade de cavalerie.

Les IIIe et IVe corps se dirigeaient vers l'Italie par les cols alpins du Mont-Cenis et du Mont-Genève. Ils n'ont pu mobiliser que 150 chariots pour les aider. Les soldats portaient eux-mêmes des vivres pour cinq jours. La plupart ont dû passer la nuit à la belle étoile sur les hautes montagnes. Néanmoins, le 29 avril, l'avant-garde est descendue jusqu'à la gare finale des routes piémontaises — Suse — et est arrivée le 30 avril à Turin. Le 2 mai, le IIIe corps s'est rassemblé à Turin, et cinq jours plus tard, le IVe corps également.

Les Ier, IIe et le corps de la Garde se dirigeaient par mer vers Gênes. Il fallait traverser seulement un petit tronçon — 350 milles nautiques. Le 26 avril, les premiers échelons du Ier corps débarquaient déjà à Gênes.

La rapidité avec laquelle les Français sont apparus en Italie a stupéfié non seulement les Autrichiens, mais toute l'Europe ; elle a sauvé l'armée sarde d'une défaite isolée ; mais, bien sûr, le renforcement des échelons français suivants a encore pris beaucoup de temps. Avant le 10 mai, ils étaient à peine capables d'apporter une aide significative aux Sardes. L'artillerie du corps de la garde ne se préparait à partir de Paris que le 9 mai. L'artillerie de l'armée ne s'est formée qu'en juin. Les régiments français n'ont reçu leur personnel complet qu'à la conclusion de la paix, conformément à la mobilisation.

Dans ce cas, les Français, grâce à l'inaction des Autrichiens, ont réussi progressivement à se retrouver dans le chaos créé par la concentration non préparée des unités non mobilisées. Mais les concentrations de 1854 et 1859, qui avaient heureusement réussi, ont constitué une triste leçon pour 1870.

L'armée française s'est progressivement regroupée sur l'aile droite de l'armée sarde.

Armement. Napoléon III, qui travaillait personnellement sur les questions d'artillerie, a eu l'idée du réarmement de l'artillerie avec un modèle universel de canon dès 1852. Il poursuit les travaux de Gribauval et de Napoléon Ier sur la simplification et l'introduction de l'uniformité dans la partie matérielle de l'artillerie. L'inconvénient de l'artillerie du milieu du 19ème siècle était la présence de plusieurs modèles - généralement deux - dans une batterie héritée du XVIIIe siècle : canons et obusiers. À l'époque de Napoléon Ier, cela s'expliquait par le fait que seuls les obusiers pouvaient tirer des obus explosifs. Napoléon III a trouvé une solution technique : un canon court et lisse de 12 livres a été conçu, capable de tirer des grenades et des éclats d'obus ; Les batteries de campagne françaises n'étaient armées que de ce modèle, ce qui facilitait grandement le contrôle du feu et la fourniture d'armes à feu.

Mais près de Sébastopol, d'abord des Britanniques, les premiers échantillons de canons lourds sont apparus, ce qui a donné la rotation des obus. Ils ont commencé à se répandre dans la marine. L'introduction des fusils promettait de donner à l'artillerie le même gain énorme en portée et en précision que l'infanterie recevait lorsqu'elle se rééquipait avec des étranglements. Il a été retardé uniquement par le conservatisme des artilleurs : leur idéal était d'aller à la mitraille et de vaincre l'infanterie ennemie à une distance de 600 à 700 pas. L'introduction des rayures [95] a considérablement aggravé l'effet de la mitraille, et une tentative de mitraille signifiait pour les artilleurs de l'époque à peu près la même chose qu'une tentative de baïonnettes d'infanterie.

Napoléon III a réussi à surmonter ces préjugés. L'armée sarde avait déjà introduit l'artillerie de campagne rayée, car la tradition et les préjugés n'avaient aucune force dans cette jeune armée.

En 1858, des expériences sont achevées en France. La préférence, en raison de sa simplicité, a été donnée au modèle de lait, chargé par la bouche, par rapport au modèle chargé par le trésor, bien que ce dernier promettait de donner une meilleure précision. Au printemps 1859, la production de la partie matérielle des canons rayés de quatre livres (calibre 8,65 mm) pour 37 batteries de six canons est achevée. La distance des tirs d'artillerie est passée à près de 3 kilomètres. Le projectile principal était un éclat d'obus, avec une installation sur 5 distances (jusqu'à 2200 mètres).

Les troupes ne reçurent un nouveau canon rayé qu'en marche ; Les hostilités ont commencé, et les artilleurs français apprenaient tout juste à tirer et à utiliser le viseur. Le terrain accidenté de la Lombardie rendait généralement difficile l'utilisation de l'artillerie. Ce n'est que sur le flanc droit, près de Solférino, que le champ de bataille offrait une visibilité suffisante. Ici, l'artillerie rayée française a agi avec succès.

L'armement de l'infanterie française resta le même qu'à Sébastopol : une partie de l'infanterie avait de mauvais chokes, et une autre conservait encore des canons lisses.

Les Autrichiens, d'après l'expérience de la guerre d'Orient, conclurent que la chose la plus importante était de donner à l'infanterie un excellent canon ; Quant à l'artillerie de campagne, son rôle est très modeste. Par conséquent, les Autrichiens ont utilisé les maigres fonds disponibles pour rééquiper l'infanterie avec un excellent exemplaire de canon rayé, chargé par la bouche, d'un calibre de 13,9 mm ; une diminution de calibre de 4,6 millimètres par rapport au starter français a permis d'augmenter considérablement les qualités balistiques du canon ; Les Autrichiens pouvaient viser jusqu'à 1 200 pas. À moyenne et longue distance, le canon autrichien était de loin supérieur à celui des Français.

Le réarmement des Autrichiens avec le nouveau canon s'est éternisé jusqu'aux derniers mois avant la guerre. Une partie importante des unités militaires et tous les réservistes se sont lancés dans la campagne sans faire de tirs pratiques avec le nouveau canon. Le manque de familiarité de l'infanterie avec ses armes et la nature fermée du terrain en Lombardie ont empêché les Autrichiens de tirer pleinement parti de leur meilleur canon. Cependant, si les pertes en tués et blessés dans les batailles de 1859 ont été égales des deux côtés, malgré les échecs constants des Autrichiens, ce résultat ne peut s'expliquer que par la supériorité technique des Autrichiens, qui ont égalisé les pertes dans leurs échecs tactiques.

Organisation des convois. Le commandant en chef autrichien Gyulai, ne prévoyant qu'une offensive de courte durée, compte tenu du réseau ferroviaire et de l'abondance des ressources locales, jugeait possible de se limiter à un convoi minimal mais léger. Les unités militaires autrichiennes ne disposaient presque pas de véhicules pour le transport des vivres. Toute la réserve de nourriture (pain et biscotte pour 4 jours) était portée par les soldats eux-mêmes. De plus, le bétail était conduit en fonction des portions de viande pour 4 jours, et l'on transportait seulement du riz ou de la farine boueuse pour 2 jours. Les soldats n'avaient pas de gamelle individuelle dans leur équipement, et donc la nourriture ne pouvait être préparée que dans de grandes marmites transportées.

Comme il n'a pas été possible de hâter complètement même les batteries avant le début des hostilités, les divisions et les corps n'ont pas reçu de train complètement attelé. Il fallait se contenter des charrettes régimentaires. Les corps avaient reçu l'autorisation de réquisitionner 600 charrettes locales avec attelage dans les zones qui leur étaient attribuées. Cependant, il n'a pas été possible de les rassembler complètement. On prenait même des araires (charrettes à deux roues) attelés de bœufs, et pourtant dans certains corps, il y avait beaucoup moins de charrettes : dans le VII^e — 311 charrettes, dans le III^e — 53 charrettes. La situation était encore pire pour le I^{er} corps, qui après le début de la guerre ne se déplaçait qu'avec les unités de combat ; son train venant de Bohême progressait en ordre de marche et n'est jamais arrivé jusqu'à la fin des opérations militaires. Privé du droit de procéder à des réquisitions militaires, le corps a même manqué de nourriture au début du débarquement à Magenta, à une distance de 6 kilomètres du magasin à Abbiate-Grasso et à 30 kilomètres par le chemin de fer du grand magasin Zina à Milan. Le chemin de fer était entièrement utilisé pour les transports opérationnels et ne fournissait pas de trains pour l'approvisionnement. Ce n'est qu'au moment de Solferino que les Autrichiens ont pensé à organiser un « comité ferroviaire », ayant des fonctions proches de celles du « conseil des transports », et qui devait consacrer une partie de la capacité de transport des chemins de fer à l'approvisionnement.

Les corps les plus chanceux disposaient d'un transport de corps de 200 chariots ; mais même dans ceux-ci, toutes les provisions avaient été consommées, les troupes souffraient de la faim ; il était prévu de distribuer le repas chaud une fois par jour ; toutefois, le matin, il était impossible de commencer la préparation des repas avant l'arrivée des prochains chariots de transport ; les troupes prenaient du retard dans le départ, l'ennemi les avertissait ; il arrivait souvent de devoir renverser les marmites avec des aliments encore crus et de partir, laissant les troupes sans repas chaud pendant 2 à 3 jours. Avec une telle nutrition insuffisante, des maladies se sont propagées dans l'armée autrichienne. 50 000 malades ont affaibli les rangs des troupes autrichiennes encore avant Solferino, après 7 semaines de campagne ; les épidémies qui se sont développées ont continué à sévir même après l'armistice, lorsque les troupes ont commencé à recevoir régulièrement des provisions.

Les pertes dues aux maladies étaient trois fois supérieures aux pertes en combats ; c'est pourquoi, malgré les dotations envoyées, il n'a pas été possible de mobiliser les troupes. La population locale a été épargnée par les réquisitions militaires, mais les troupes ont été sacrifiées. Ce qui a particulièrement nui aux Autrichiens, c'était l'absence totale de liaison entre le service d'intendance de campagne et la partie opérationnelle. Les opérateurs ne s'intéressaient pas à l'approvisionnement avant la réorganisation de la gestion le 16 juillet, et les intendants-approvisionneurs ne comprenaient rien aux opérations. Cela s'explique par la situation des organismes d'approvisionnement autrichiens en temps de paix, complètement détachés des travaux opérationnels.

Les corps français ont également avancé sans convoi. Le service de ravitaillement avait promis de leur fournir des vivres pour 17 jours. Napoléon III envoya depuis la France pour l'armée des moyens de transport seulement à hauteur de 600 charrettes ; 200 charrettes furent conservées comme transports militaires, tandis que les autres furent distribuées aux corps d'armée. Tant que les Français restaient en position défensive, tout se passait de manière satisfaisante ; les approvisionnements français arrivaient à Gênes et étaient ensuite acheminés par chemin de fer jusqu'aux troupes. Les Français choisirent pour leur offensive une direction le long du chemin de fer. Mais le pont sur la rivière Sesia avait été détruit par les Autrichiens, et il fallut transporter les fournitures par des routes carrossables. Malgré l'utilisation des moyens de transport locaux, l'armée française ne recevait par derrière, dans la région de Milan, qu'environ 100 charrettes de ravitaillement par jour. Il était d'autant plus difficile de poursuivre rapidement les Autrichiens en fuite que Napoléon III, après les surprises de Magenta, avait décidé de tenir son armée concentrée, en état permanent de préparation au combat, ce qui limitait le nombre de moyens locaux disponibles pour l'armée.

En utilisant largement les stocks abandonnés par les Autrichiens, en organisant un transport local par segments de chemins de fer, entre les ponts détruits, en tirant habilement parti des voies navigables, l'armée française devait néanmoins rester à seulement 3—4 étapes de la section de chemin de fer reconstituée. Malgré le travail énergique de reconstruction et le mauvais état et la destruction incomplète des ponts par les Autrichiens, la vitesse générale de l'avance de l'armée française ne dépassait pas 7,5 kilomètres par jour. On tirait alors peu, et l'approvisionnement en munitions nécessaires pour le tir était très modeste.

Opération de Magenta. Au début de la guerre, l'armée autrichienne était rassemblée dans des quartiers exiguës près de Pavie, à la frontière même. Une concentration préalable trop serrée est un mauvais présage pour l'énergie des actions ultérieures. Le 29 avril, Giulay lança ses cinq corps en attaque contre le centre des Sardes. Le 2 mai, il aurait pu attaquer les Sardes, mais ces derniers se trouvaient sur une position forte derrière la rivière, et des informations fiables étaient reçues de Gênes et de Turin concernant l'arrivée des masses françaises ; dans l'armée autrichienne elle-même, les défauts de mobilisation et le désordre des convois étaient vivement ressentis. Le spectre d'un soulèvement révolutionnaire de tout l'arrière italien paralysait la détermination de Giulay. La rive droite du Pô semblait particulièrement dangereuse, d'où circulaient des rumeurs paniques. Après deux démonstrations contre les flancs de l'armée sarde, l'armée autrichienne prit une position défensive à Lomellina, dans la région du royaume de Sardaigne, située entre les rivières Ticino et Sesia.

L'armée française se préparait sur le flanc droit des Sardes, au sud du fleuve Pô. Les Autrichiens s'attendaient à ce que les Français contournent leur position par la rive sud du fleuve Pô. Dans ce cas, les Français pourraient s'appuyer sur les ressources locales de Parme et de Modène. Conformément à cette hypothèse sur les actions ennemies, les Autrichiens ont adopté une disposition permettant une concentration rapide aux passages fortifiés sur le Pô, et ont effectué une reconnaissance renforcée avec leur V^e corps d'armée, qui a conduit le 20 mai à un combat infructueux entre des unités de ce corps et une division française (Forêts) à Montebello. Cette reconnaissance, qui a révélé aux Autrichiens la concentration ici de forces françaises significatives, les a encore davantage convaincus que les Français contourneraient leur flanc gauche.

Cependant, une telle direction des opérations aurait obligé les Français à se détacher du chemin de fer, auquel ils étaient fortement liés en raison de la faiblesse de leur train de roues, et aurait exigé d'importants moyens de passage de ponts, ainsi qu'un parc de siège pour s'emparer des forteresses autrichiennes sur le fleuve Pô ; or le parc de siège n'arriva aux Français qu'à la fin de la guerre. Napoléon III préféra donc contourner les Autrichiens par le nord, le long de la ligne de chemin de fer Verceil-Magenta-Milan. Le contournement des Autrichiens par le nord constituait toutefois une manœuvre risquée pour les Français, car cela les obligeait à exposer leurs lignes de communication avec Gênes, sur laquelle ils étaient basés.

Le 27 mai, l'armée française entreprit une marche de flanc, afin de se regrouper du flanc extrême droit vers le flanc extrême gauche du déploiement. À Verceil, un stock de vivres de quatre jours avait été préparé grâce au chemin de fer. L'armée sarde couvrait la marche de flanc. Le III^e corps de Canrobert avait déjà envoyé la veille vers le nord son artillerie, sa cavalerie, ses convois et ses chevaux, tandis que l'infanterie était transportée par chemin de fer sur le tronçon de 60 kilomètres Ponticuro-Casale. À chaque division étaient attribués 4 trains.

La manœuvre a été préparée par l'invasion de Garibaldi, qui le 20 mai contourna les Autrichiens par le nord, le long de la frontière suisse. L'apparition de Garibaldi provoqua un mouvement dans l'arrière des Autrichiens ; les rumeurs exagéraient ses forces ; de nombreux volontaires rejoignaient les rangs de Garibaldi, qui parvint à atteindre Côme. Ce n'est que le 30 mai qu'Urbain rassembla toutes ses forces (11 000 hommes) et passa à l'offensive contre

Garibaldi. Ce dernier fut repoussé vers les hautes montagnes à la frontière suisse, au nord de Varèse ; les Autrichiens ne prirent pas le risque de suivre ses tireurs alpins dans ces dédales, et Garibaldi hésita à franchir la frontière suisse et fut secouru par le succès des Français à Magenta le 4 juin.

L'armée sarde, couvrant activement la marche sur le flanc des forces principales françaises, traversa la Sesia et repoussa le 30 mai une brigade autrichienne à Palestro. Mais le commandant en chef autrichien restait convaincu que ni Garibaldi ni les attaques sardes ne représentaient autre chose qu'une démonstration. Même l'échec du 31 mai de quatre brigades autrichiennes, qui tentaient de faire une « reconnaissance » à Palestro et se heurtèrent non seulement à toute l'armée sarde, mais aussi aux Français, n'ouvrit pas les yeux à Gyulai. Ce n'est que le 1er juin, lorsque toutes les forces franco-sardes furent réunies à Novare et à Palestro, que Gyulai comprit que son flanc droit était contourné. Compte tenu de la supériorité d'un contre a demi, Gyulai reconnut la tentative d'attaque des forces concentrées de l'ennemi contournant comme déjà trop tard et ordonna à l'armée de se replier derrière la rivière frontière Tessin ; différer l'affrontement décisif de quelques jours était avantageux pour les Autrichiens, non seulement parce que le I corps commençait à arriver à Milan, mais aussi parce que le IX corps était déjà concentré sur le Pô, entre Pavie et Piacenza, renforçant ainsi l'armée autrichienne de 35 %. Le I corps reçut l'ordre de prendre le passage ferroviaire sur la rivière Tessin.

Les 2 et 3 juin, Napoléon III s'attendait à une attaque des Autrichiens et avançait donc avec hésitation ses troupes vers les passages du fleuve Tessin en direction de Turbigo et de Magenta.

Au matin du 4 juin, les Autrichiens occupaient la position suivante : le Ier corps, ne disposant sur le Tessin que d'une seule division, avait laissé les fortifications avant le pont à S.-Martino et s'était replié derrière le canal Naviglio Grande. L'autre division ne faisait que se rassembler à Milan. Par le pont de Vigevano, trois corps se retirèrent derrière le Tessin ; le IIe corps atteignit Magenta, le IIIe corps s'installa à Abbiategrasso, le VIIe — plus précisément — s'intercalait entre les IIe et IIIe corps. Par le pont de Bereguardo, les Ve et VIIIe corps se replièrent et s'étendirent de ce passage jusqu'à la région de Falevecchia. Le IXe corps, qui se trouvait sur le Pô à Piacenza et Vidrarizza, face au défilé de Stradella, fut retardé par des rumeurs de soulèvements révolutionnaires et de manifestations des troupes laissées par Napoléon III sur ses arrières. La cavalerie de réserve de l'armée (17 escadrons) se trouvait à l'est de Magenta, près de Corbetto. La division Urbani, ayant laissé Garibaldi derrière elle, se dirigeait vers Gallarate. Les troupes, qui avaient effectué la veille de durs déplacements en longues colonnes de marche, devaient être prêtes à 8 heures du matin pour continuer le mouvement en direction du nord. Giulai avait l'intention d'éliminer le groupe français ayant traversé le Tessin à Turbigo.

Les alliés étaient disposés ainsi : le IIe corps et une division de la garde sous le commandement général de Mac-Mahon se trouvaient à Turbigo ; l'autre division de la garde était à S. Martino, assurant la construction de passages sur le Tessin. Comme à Magenta Napoléon III pensait n'affronter que des forces autrichiennes faibles, il était prévu de rassembler la garde à Boffalora le 4 juin, tandis que le IIe corps devait avancer vers Magenta. Les IIIe et IVe corps passaient la nuit à Novara et devaient avancer : le IIIe vers S. Martino, le IVe vers Trecale. Le Ier corps, à l'aile droite, devait rester à Oleggio. Les troupes sardes étaient rassemblées ou en train de rejoindre Galliate ; elles formaient une réserve générale et devaient remplacer les troupes de Mac-Mahon à Turbigo. Ainsi, Napoléon III prévoyait de rassembler son armée le 4 juin sur un front tourné vers le sud, de chaque côté du Tessin. Sur les communications avec Gênes, une division française (du corps du prince Napoléon) et une division sarde ont été laissées, qui, par des démonstrations, détournaient l'attention d'elles le IXe corps autrichien.

La difficulté de la reconnaissance de la cavalerie laissait les deux camps dans l'ignorance de l'ennemi ; aucun des deux ne prévoyait d'engager un combat sérieux avec l'adversaire avant le 5 juin ; Napoléon III demeurait encore indécis sur la rive du Tessin où il devait rencontrer les forces principales de l'ennemi.

De la situation créée découla la bataille du 4 juin à Magenta, dans laquelle nous pouvons examiner certaines caractéristiques propres aux combats de rencontre. Bien que les colonnes des corps d'armée n'étaient pas encore profondes, elles devaient suivre les unes après les autres ; particulièrement profondément étaient en échelons les corps autrichiens le long du fleuve Tessin. Mais les III^e et IV^e corps français devaient également suivre une seule route, encombrée de l'artillerie de la garde et des bataillons de pontonniers. Le déploiement des deux côtés se faisait extrêmement lentement, et jusqu'à tard dans l'après-midi aucun des deux camps ne parvint à engager la moitié de ses forces. L'absence totale de visibilité dans la zone des combats rendait extrêmement difficile la centralisation du commandement et laissait un large champ d'initiative aux chefs subalternes.

Un rôle tactique important dans cette bataille a été joué par le canal Naviglio Grande. À l'ouest de Magenta, il constituait une dépression de 10 à 13 mètres de profondeur, avec des rives très abruptes, parfois formant un mur de pierre presque vertical ; la profondeur de l'eau dans le canal atteignait près de 2 mètres, pour une largeur du lit de plus de 8 mètres ; le courant était rapide. C'était un obstacle presque infranchissable dans les conditions d'un combat de campagne. Il y avait 4 ponts le traversant : à Boffalora, le nouveau pont de Magenta sur la route, le pont ferroviaire et l'ancien pont de Magenta. Le commandant du I^{er} corps autrichien, se préparant à l'offensive sur Turbigo, avait déjà donné la veille de la bataille l'ordre de détruire tous les ponts pour protéger son flanc. Les ponts faibles — à Boffalora et l'ancien pont de Magenta — ont effectivement été détruits. Quant aux robustes ponts routier et ferroviaire, de la poudre a été demandée pour les faire sauter, mais les préparatifs n'ont pas été achevés. L'infanterie du I^{er} corps s'est donc positionnée juste devant les ponts, sur des hauteurs surplombant la vallée du Tessin.

À 8 heures du matin, la division de la garde de Meliné, après avoir traversé à San Martino via le Tessin, commença son mouvement vers le Naviglio Grande. Quelques coups de canon des Autrichiens convainquirent Napoléon III que l'attaque frontale à travers le canal serait difficile, et que l'ennemi était apparemment plus fort que prévu ; Napoléon III suspendit le mouvement de Meliné, attendant l'arrivée de Mac-Mahon ; un ordre fut envoyé à ce dernier à Turbigo pour accélérer l'avance.

Mac-Mahon est parti à 9 heures du matin ; une partie de ses forces était retenue à Turbigo en attendant les Sardes, qui devaient le soutenir et couvrir ses communications à Turbigo depuis la direction d'Urban ; mais les Sardes, retardés par divers malentendus, sont arrivés avec un grand retard. Vers midi, la division de tête de Mac-Mahon se trouva face à une garde avancée autrichienne et commença à se déployer à Cassate ; deux batteries françaises ouvrirent un feu vif. Le régiment d'avant-garde des tirailleurs algériens, en poursuivant les avant-postes autrichiens, et contrairement aux ordres de Mac-Mahon, se jeta sur Boffalora, mais fut repoussé. Mac-Mahon suspendit l'avancée de ses troupes jusqu'à ce que le déploiement systématique de ses trois divisions soit terminé et que l'une des divisions sardes approchât, ce qui se prolongea jusqu'à 16 heures.

Napoléon III, ayant entendu dans l'après-midi les coups de canon de Mac-Mahon derrière Boffalora, ordonna à la division de la garde de Mellinet de reprendre l'offensive. Bien que toute l'attention du comte de Clam-Gallas, commandant du I^{er} corps et supervisant également le II^e corps, ne soit pas dirigée vers Mac-Mahon, qu'il avait pour mission d'attaquer, mais sur la défense de Naviglio-Grande, les divisions de Mellinet, attaquant sur un large front de Boffalora jusqu'au vieux pont de Magenta, réussirent partout à repousser les Hongrois du I^{er} corps, à prendre la rive occidentale du Naviglio-Grande et à franchir sur le dos des Autrichiens les ponts routiers et ferroviaires, à occuper et à adapter pour la défense les maisons les plus

proches ; les Français commencèrent à progresser davantage, mais à 14 h 30, la division Reischach (VII^e corps) les repoussait à grande vitesse vers les ponts et au-delà du canal. Une autre division du VII corps et la cavalerie de réserve, à l'est de Magenta, restaient inactives pendant toute la durée du combat.

Giulai n'avait aucune raison de s'attendre à ce que les V^e et VIII^e corps entrent en combat ce jour-là, car ils devaient encore effectuer une marche préalable ; néanmoins, il ne tenta pas vers midi de retirer les I^{er}, II^e et VII^e corps de la région de Magenta, où ils devaient soutenir le combat, bien que sur une position forte, mais sur deux fronts. Il remarqua que les Français, attaquant le Naviglio Grande, laissaient leur flanc droit exposé, et ordonna au III^e corps, depuis Robecco, de frapper le flanc des Français le long du canal, principalement sur sa rive occidentale. Le III^e corps autrichien entra avec succès dans le combat vers 15 heures, mais ne put déployer des forces suffisantes qu'à 16 heures. Entre-temps, des unités des III^e et IV^e corps commencèrent à approcher Saint-Martin. Une division de ce dernier se glissa entre l'avant-garde du III^e corps et ses forces principales ; leur tête arriva juste à temps pour rencontrer le coup de flanc des Autrichiens près du vieux pont de Magenta. Les Autrichiens réussirent à approcher du chemin de fer, mais furent ensuite repoussés derrière l'ancien pont de Magenta. Le combat se poursuivit jusqu'à la nuit avec un succès variable. À partir de 17 h 30, le V^e corps autrichien commença à approcher ; ses éléments avancés entrèrent avec succès dans le combat.

À 16 heures, Mac-Mahon était prêts pour passer à l'offensive. Le commandant du II^e corps autrichien, voyant la situation menaçante de la brigade autrichienne occupait l'angle aigu du front de Boffalora, commença à la retirer en arrière. L'offensive de Mac-Mahon rencontra un front autrichien faible et mal organisé ; à 18 heures, ils avaient été repoussés jusqu'à Magenta ; Mac-Mahon avançait lentement vers le village venant du nord et de l'ouest, et après une rupture de communication ayant duré toute la journée, établit de nouveau le contact avec les unités françaises, qui avaient maintenant de nouveau traversé le canal. Giulai voulait reporter le combat décisif au lendemain et, arrivant à Magenta, ordonna aux Autrichiens de se replier au sud. Mais avant que cet ordre puisse être exécuté, Magenta fut attaquée. Le combat acharné pour le vaste village de Magenta dura 2 heures, où se mêlèrent deux divisions du II^e corps autrichien, une du I^{er} et VII^e, et une brigade du III^e corps. Vers 20 heures, les Français s'étaient établis dans le village, et le combat s'apaisa. Les réserves autrichiennes fraîches présentes dans le village, en raison de la décision de Giulai, n'entrèrent pas en bataille.

Sur la masse totale de 160 000 soldats dont disposait à ce moment chaque partie sur le théâtre des opérations, environ 60 000 ont pu participer aux combats. Les Français ont perdu 4 100 tués et blessés, les Autrichiens 5 700 ; mais les pertes autrichiennes en prisonniers — principalement ceux retranchés dans les maisons de Magenta — dépassaient les pertes des alliés de 7 fois — 4 500 contre 655. D'énormes réserves fraîches restaient disponibles pour les deux camps. Gyulai prévoyait de reprendre la bataille le lendemain, mais les troupes des II^e et I^{er} corps avaient temporairement perdu toute capacité de combat. Le I^{er} corps avait une composition faible, seulement 90 hommes par compagnie, et en plus un tiers de nouveaux recrues, n'ayant pas eu le temps de se familiariser en Italie et étant directement passés du train au combat acharné, subissaient un choc moral énorme. Une partie des Hongrois du I^{er} corps et des Croates du II^e corps ont abandonné leurs fusils à Magenta et, se séparant de leurs unités, se sont retirés sur Milan. Le commandant du I^{er} corps, Klam-Gallas, rapportait : « L'attaque sera absolument irréalisable, elle conduira à la destruction totale de l'armée. Les troupes sont dans un état tel de désagrégation qu'il est impossible de rassembler une compagnie, encore moins un bataillon. Cela prendra plusieurs jours... Le seul moyen de sauver l'armée est de se replier dès que possible. » Ce rapport a sapé la confiance de Gyulai dans ses troupes ; de plus, le commandement autrichien était déjà préoccupé par les renseignements d'agents signalant une révolte imminente à Milan. La bataille, que l'on commence à considérer

comme perdue, est effectivement perdue. Les Autrichiens ont commencé à se replier vers le fleuve Mincio et ont évacué toute la Lombardie. Les Français sont restés en position défensive le 5 juin et n'ont pas poursuivi. L'absence de communication avec Mac-Mahon pendant la bataille et les moments critiques sur le flanc droit de la division de la garde de Mellin, lorsque Napoléon III manquait de réserves pour contrer l'attaque imminente des Autrichiens, a fortement impressionné le chef français. Les lourdes pertes des Français dans le corps de commandement lors des combats acharnés à Magenta n'ont pas permis à Mac-Mahon d'évaluer immédiatement le grand succès qu'il avait remporté. Les premiers rapports de Magenta étaient pessimistes. Ce n'est qu'à midi le lendemain que les Français ont découvert que jusqu'à 15 000 fusils autrichiens avaient été abandonnés dans le village et que deux corps autrichiens y étaient défaits.

Magenta marque le début d'une période particulière de l'art militaire, où les combats deviennent principalement de confrontation. Toute théorie du combat de confrontation à cette époque faisait défaut ; ce dernier était dans un état « sauvage » ; la décision échappait aux mains du haut commandement ; l'initiative des chefs de colonnes individuelles prenait une importance considérable.

La situation difficile dans laquelle s'est retrouvée l'attaque française sur le Naviglio Grande dépendait en grande partie de la pause d'une demi-heure que Mac Mahon avait faite entre le début du combat et l'attaque décisive. Mac Mahon évitait d'introduire progressivement au combat les unités appropriées, et préférait d'abord déployer classiquement toutes ses forces, puis les avancer en ordre de bataille déployé, qu'il fallait souvent replier en colonnes de marche pour franchir des obstacles, puis redéployer, ce qui retardait considérablement l'avancée. Il permettait ainsi aux Autrichiens de concentrer pendant longtemps tous leurs efforts contre les Français, qui débouchaient du côté de San Martino. Les III^e et IV^e corps français, soutenant la division Meliné, ne pouvaient plus agir de cette manière et devaient entrer en combat par parties, directement depuis la colonne de marche.

La supériorité numérique, avant le début de l'attaque décisive de Mac-Mahoy, était du côté des Autrichiens. Au lieu de lancer toutes les forces disponibles immédiatement au combat, en laissant aux colonnes qui arrivaient sur le champ de bataille le rôle de réserve, les Autrichiens ont conservé de grosses unités à l'est de Magenta pour assurer les communications avec Milan (division du VII^e corps, cavalerie de réserve). Ni informer, ni interrompre le combat frontal commencé, le commandement autrichien n'a pu le faire.

Solférino. L'armée autrichienne a reculé par des routes méridionales, à travers Pizzighettone, jusqu'aux rivières Chiese et Mincio. Le VIII^e corps, formant l'arrière-garde latérale, s'est retiré par Lodi. Le contact avec les Français a été perdu. Ces derniers n'ont attaqué la brigade de l'arrière-garde du VIII^e corps qu'à Melagnano, sans grand succès. Reliés par le chemin de fer, les alliés avançaient lentement en masse concentrée dans la direction nord, vers Milan et Brescia. Garibaldi, soutenu par une division sarde, se dirigeait contre les frontières du Tyrol, au nord du lac de Garde. Pour renforcer les forces principales françaises immédiatement après Magenta, le prince Napoléon a été appelé de Florence avec des divisions françaises et toscanes (18 000 hommes); une autre division française (Otemar) du Ve corps du prince Napoléon, qui assurait au moment de la bataille de Magenta les communications des forces principales, se dirigeait vers Piacenza pour le rejoindre. Le prince Napoléon n'atteignit sa tête de colonne à Parme que le 25 juin, le lendemain de Solférino; mais le soulèvement révolutionnaire qui l'avait précédé avait déjà envahi tout le rive droite du Pô; les rapports d'espions exagéraient les forces du prince Napoléon et parlaient d'une marche rapide de sa part pour contourner les Autrichiens par le sud.

Les troupes autrichiennes, après quelques hésitations entre la rivière Chiese et le Mincio, se retirèrent derrière le Mincio le 21 juin. Elles furent renforcées par le Xe corps, le XI^e corps, et des unités du VI^e corps. Le 16 juin, Giulai fut remplacé, et l'empereur François-

Joseph prit le commandement. Les troupes furent divisées en deux armées : la première, composée de trois corps, soit 67 000 hommes, sous le général Wimpffen, et la deuxième, composée de quatre corps, soit 90 000 hommes, sous le général Schlik. Avec la réserve générale d'artillerie, l'effectif autrichien atteignait 160 000 hommes. 78 batteries autrichiennes étaient regroupées ainsi : réserve d'artillerie de la 1^{re} armée—3 batteries, de la 2^e armée—14 batteries ; au total, la 1^{re} armée disposait de 29 batteries, et la 2^e armée de 49 batteries. La deuxième armée constituait l'armée principale destinée à opérer en Italie et, comme il est apparent, elle était beaucoup mieux équipée, surtout en artillerie, que la première armée, formée en supplément, déployée sur l'aile gauche dans une plaine, mais néanmoins destinée à opérer sur la ligne de front.

Le commandement autrichien craignait le mouvement du prince Napoléon de Toscane vers le bas cours du fleuve Pô. Le ferment révolutionnaire dans leurs arrières, dans la région vénitienne, était extrêmement dangereux pour les Autrichiens ; une éruption de révolution là-bas mettrait leur armée sur le fleuve Mincio dans une situation très difficile. Devant Venise, des navires de guerre français patrouillaient. C'est pourquoi le commandement autrichien a affecté des forces importantes à la défense du fleuve Pô : le X^e corps sur le bas cours du fleuve, au sud de Legnago, et le II^e corps (réduit à une division par Jelačić) dans la région de Mantoue. Trois bataillons de campagne et les quatrième^s bataillons (de réserve) de Lombardie formaient les garnisons des forteresses. La plus grande partie du VI^e corps a été retenue pour la défense des passes tyroliennes contre Garibaldi.

La diversion de 40 000 soldats de terrain, commise par les Autrichiens, était d'autant plus indésirable que l'empereur François-Joseph était arrivé à la conclusion correcte que seule une victoire sur le terrain contre l'armée française pouvait lui permettre de faire face au mouvement révolutionnaire dans ses possessions italiennes, que la Prusse n'apporterait qu'un soutien formel, pour lequel il faudrait payer cher, et que la majeure partie de toutes ses forces armées étaient déjà rassemblées en Italie, que l'on ne peut plus dépouiller de ses troupes, la Hongrie et la frontière russe ; que la situation financière de l'Autriche et les remous à l'intérieur du pays ne permettent pas de prolonger davantage la guerre ; que tout, en un mot, plaide en faveur du fait de miser le sort de toute la guerre sur le résultat d'un seul combat. Les Autrichiens ont opté pour l'écrasement, mais n'ont engagé dans la bataille décisive que 147.000 hommes, alors qu'ils auraient pu en concentrer jusqu'à 185 000. Ainsi, l'affrontement s'est déroulé avec des forces presque équivalentes de part et d'autre, car les principales forces des alliés, avançant au sud du lac de Garde, comptaient 100 000 Français et 40 000 Sardes (soit un total de 140 000).

Les Autrichiens préoyaient de passer à l'offensive le 24 juin, mais comme des informations avaient été reçues selon lesquelles les alliés avaient franchi la Chiese avec certaines unités, afin de ne pas être contraints de prendre les terrains difficiles du côté ouest du Mincio par la force, l'avance commença le 23 juin. Les Autrichiens passaient la nuit : 2^e armée — VIII corps à Pozzolengo ; V corps — à Solferino ; I corps — à Navriano ; VII corps, en réserve — près de Volta ; 1^{re} armée — III corps à Guidizzolo, IX corps à Guidizzolo et Robecco ; cavalerie de réserve, habituellement en arrière, se dirigeait vers Medole et Pastel Godfredo ; XI corps — en réserve d'armée — Pastel Grimaldo et Cerlungo. Comme les convois ne pouvaient arriver que le matin, et que les troupes étaient sans vivres, le départ du 24 juin fut fixé à 9 heures du matin, après que les troupes eurent reçu un repas chaud. Comme les Français avaient eu un jour de repos la veille, les escarmouches autrichiennes, peu nombreuses, ne pouvaient que constater que l'ennemi ne montrait aucune volonté d'avancer, et que Lovato et Nastiglione étaient occupés par des unités d'infanterie assez fortes. Le commandement autrichien prévoyait de l'emporter sur les avant-postes français le 24 juin. Un affrontement décisif n'était attendu que le lendemain au plus tôt. Au moment décisif, les Autrichiens préoyaient de rapprocher encore deux divisions : la division Jelačić avait été envoyée de Mantoue à Marcaria afin de rejoindre ensuite l'armée principale si sur le fleuve Oglio il n'était

pas prévu de repérer des Français ; une des divisions du X^e corps avançait depuis le cours inférieur du fleuve Pô, mais le soir du 24 juin elle n'avait atteint que Mantoue.

Le 24 juin, la deuxième armée autrichienne devait attaquer afin de prendre la puissante ligne Lonato-Castiglione, tandis que la première armée devait avancer sur Carpenedolo. L'armée devait effectuer un court déplacement — de 7 à 12 kilomètres — en gardant à l'esprit que les points d'arrivée devraient être pris par le combat ; la 1^{re} armée sur la plaine effectuait un mouvement d'enveloppement contre les alliés, qui auraient essayé de se maintenir contre la 2^e armée dans la région montagneuse. À l'exception du VIII^e corps, chaque armée devait attaquer en une seule colonne composée de trois corps : l'ordre de marche de la 2^e armée : V^e, I^{er}, VII^e corps. L'ordre de marche de la 1^{re} armée : III^e, IX^e, XI^e corps. Cette disposition prévue pour la marche s'expliquait par la méfiance des nouveaux commandants envers la capacité de leurs corps à agir conformément à la situation et par leur désir de maintenir une direction rigide pour empêcher le développement anarchique des combats.

Les alliés ont atteint le front de Desenzano—Castiglione—Carpenedolo le 22 juin et ont eu une journée de repos le 23 juin. Napoléon III avait des informations sur l'occupation par les Autrichiens des positions derrière le fleuve Mincio ; la reconnaissance du 23 juin a été organisée par le mouvement de régiments d'infanterie séparés, car la cavalerie était réservée pour la bataille ; elle a constaté que Solférino, Cavriana, Guidizzolo et Medole étaient occupées par de fortes unités d'environ six mille hommes chacune, et qu'il y avait un fort mouvement sur le fleuve Mincio. Cependant, Napoléon III ne pouvait pas en conclure que les Autrichiens cherchaient à prendre par la force des positions récemment évacuées volontairement quelques jours plus tôt et a supposé que les Autrichiens ne voulaient qu'établir un contact avec les Français par leurs avant-postes. Ainsi, les deux armées passèrent la nuit l'une en face de l'autre sans le savoir ; entre le II^e corps français et le V^e corps autrichien à Solférino, la distance n'était que de 6 à 7 kilomètres, les avant-postes étant presque collés les uns aux autres.

Pour le 24 juin, Napoléon III avait prévu une nouvelle offensive vers la rivière Mincio. Les déplacements étaient prévus pour ne pas dépasser 14 km.

Pour éviter la chaleur du jour, les Français partirent à 3 heures du matin. Cela conduisit à ce que les Autrichiens soient attaqués dans leurs lieux de repos. Le I^{er} corps français se dirigea d'Esenta vers Solférino ; le II^e corps de Castiglione vers Cavriana ; le IV^e corps (avec deux divisions de cavalerie) de Larpénédolo via Medole vers Guidizzolo ; le III^e corps (ayant cédé sa division de cavalerie au IV^e corps) passa derrière l'aile droite, via le passage à Visano vers Castel Goffredo et Medole. Le corps de la Garde, réserve générale au centre, se dirigea de Montechiaro vers Castiglione. Quatre divisions piémontaises se dirigeaient sur le flanc gauche par différentes routes, en direction générale de Pozzolego.

De ces décisions des deux côtés a découlé la bataille de Solférino. Comme les Français sont partis très tôt et vers 6 heures du matin se sont déjà engagés dans un combat intense, tandis que les Autrichiens prévoyaient de partir seulement à 9 heures du matin, après avoir donné aux soldats un repas chaud, l'initiative a été prise par les Français. Cependant, cette bataille n'avait pas le caractère d'une offensive d'un côté contre un ennemi préparé à la défense : les Autrichiens ont accepté le combat dans une formation profonde qu'ils occupaient, avec l'intention de passer à l'offensive après le déploiement des corps situés derrière ; les deux côtés se déployaient au combat soit à partir de colonnes de marche, soit à partir des positions étendues le long des deux routes principales utilisées pour le bivouac nocturne ; par sa manière de commander, nous devons considérer cette bataille comme un affrontement typique entre forces opposées ; aucune disposition pour le combat des deux côtés n'a été donnée.

La bataille s'est scindée en trois foyers de combats distincts. Sur le secteur nord, le VIII^e corps autrichien du général Benedek a rencontré à Pozzolengo l'avancée des avant-gardes de deux divisions sardes, les a repoussées, s'est avancé jusqu'à San Martino et y a

repoussé avec succès, de 9 heures du matin jusqu'au soir, les attaques furieuses mais désordonnées des Sardes. Une de leurs divisions (Fangi), qui était en réserve, a été détournée vers le sud, vers les Français, à la demande de Napoléon III, pour les soutenir à Solferino, mais a été ramenée sur le chemin de Pozzolengo. Le terrain montagneux empêchait le regroupement des colonnes à portée immédiate des tirs; la division de réserve n'a atteint San Martino que tard dans la soirée. La grande distance par rapport aux forces principales, sur laquelle avançaient les faibles avant-gardes des divisions sardes (2 bataillons, 1 batterie), et la dispersion d'un certain nombre d'unités de reconnaissance ont contribué à diluer les efforts des Sardes. Les combats acharnés à San Martino n'étaient cependant qu'un épisode isolé, qui n'a pas influencé le sort de la bataille.

Le deuxième foyer des combats s'est développé près de Solferino. La ligne Castiglione–Solferino–Volta divisait tout le champ de bataille en deux parties, complètement différentes par le caractère du terrain. Au nord, le terrain était constitué d'un enchevêtrement de collines abruptes; des vallées étroites alternaient avec des crêtes escarpées, dont la largeur au sommet ne mesurait que quelques dizaines de pas; au sud, le terrain était une plaine dépourvue de toute ondulation. Sur la route Guidizzolo–Castiglione, à peu près sur la ligne Medole et Solferino, cette plaine formait un champ complètement dégagé d'environ 7 km² — c'était là que se trouvait le camp des troupes autrichiennes, habituellement cantonnées en Italie. Le long du bord des collines avançait le I^{er} corps français de Barague d'Ille, qui rencontra vers cinq heures du matin, à deux kilomètres de son cantonnement à Castiglione, la garnison du V^e corps autrichien. Les Autrichiens se replièrent vers Solferino et s'y défendirent âprement jusqu'à midi, disposant de forces suffisantes pour protéger les approches très étroites de Solferino depuis l'ouest. Les combats qui s'y déroulaient n'auraient pu trouver une issue rapide que par un large encerclement sur la plaine. Mais le prudent Mac-Mahon, avançant au sud de Barague d'Ille sur la route, ayant repoussé la garnison du III^e corps autrichien, s'arrêta, sans atteindre le champ de camp dégagé, sur la même hauteur que le I^{er} corps, entreprit le déploiement systématique de ses troupes et s'adressa au commandant du IV^e corps français, le général Niel, pour lui demander de se rapprocher rapidement afin d'assurer son flanc droit.

Vers 11 heures, sur le flanc droit du I^{er} corps français, la Garde commença à se déployer. Napoléon III, qui se trouvait là, jugea que sa position sur les flancs ne permettait pas d'espérer le succès et décida de frapper et de percer le centre autrichien. Il trouva en lui le courage d'utiliser à temps sa réserve — la Garde. Vers midi, le corps de la Garde fut avancé dans l'espace entre le I^{er} et le II^e corps à Solferino.

Le V^e corps autrichien, qui contestait chaque pouce de territoire, était déjà fortement épuisé à midi. Des renforts lui étaient envoyés sous forme de faibles unités du I^e corps autrichien, qui ne s'étaient pas encore remis de la défaite de Magenta, ainsi que du VII^e corps. Une division de ce dernier avait initialement pris la direction sud, mais elle a été détournée vers le secteur de son armée et est arrivée en retard au dénouement de Solferino.

Les premières unités arrivées à Solferino étaient celles du I^{er} corps autrichien. Au lieu d'aider le V^e corps autrichien, déjà engagé dans un combat intense depuis 8 heures, en déployant des forces fraîches sur ses flancs et en apportant des renforts, les Autrichiens entreprirent de remplacer les unités épuisées du V^e corps et de les retirer du combat. Ce remplacement coïncida avec l'attaque décisive du I^{er} corps français, soutenu par la garde. Les Hongrois du I^{er} corps furent repoussés. Le VII^e corps autrichien, à qui l'approvisionnement en vivres n'avait été livré qu'à 3 heures du matin, attendit jusqu'à 10 heures pour recevoir un repas chaud, puis se déplaça vers le sud et ne réussit à occuper qu'à l'est de Solferino une série de positions d'arrière-garde. Avec le développement de l'attaque française, le corps de Mac-Mahon participa également avec succès.

L'empereur François-Joseph, qui se trouvait près de Cavriana, fut bouleversé par le spectacle du recul des unités des V^e et I^e corps; la 2^e armée pouvait encore ralentir l'avancée des Français, mais dans la 1^{re} armée, qui devait attaquer, les combats se déroulaient également

de manière défavorable ; c'est pourquoi l'empereur ordonna de lancer une offensive générale au-delà du fleuve Mincio.

Sur le troisième foyer de combats au sud, les Autrichiens disposaient d'une supériorité numérique significative. Napoléon III reçut la nouvelle (rapport d'un cocher de Mantoue) du mouvement du II^e corps autrichien (division de Jelacich) depuis Mantoue, et il attendait une attaque venant du sud. Par conséquent, il retint le III^e corps de Canrobert en arrière pour protéger le flanc gauche ; comme celui-ci avait confié sa division de cavalerie au IV^e corps de Niel, il ne disposait plus que de 12 cavaliers ; ainsi, le corps de flanc ne pouvait pas lui-même établir la menace illusoire dont Napoléon III avait fait état et ne commença à soutenir le IV^e corps que bien après midi.

La première mission assignée au IV^e corps consistait à repousser deux bataillons autrichiens de Medole. La cavalerie autrichienne de réserve, qui se trouvait à proximité, entra en combat, mais le tir à longue portée des canons français rayés impressionna tellement les chefs de la cavalerie que celle-ci commença à se replier vers 6 heures du matin et resta retardée jusqu'à environ 9 heures du matin à Goito, sur la rivière Mincio, dans une position significative derrière le champ de bataille. Le IV^e corps français a dû chasser Robecco et repousser vers Guidizzolo le III^e corps autrichien. Ce dernier aurait pu être soutenu par les IX^e et XI^e corps, mais dans l'armée autrichienne l'initiative individuelle n'était pas encouragée ; aucune disposition n'avait été donnée pour la bataille, et tout le monde attendait les ordres. Le commandant de la I^{re} armée, le général Wimpffen, reçut seulement à 10 heures, cinq heures après le début des combats, l'ordre verbal de François-Joseph de réaliser la manœuvre de l'armée indiquée la veille et ainsi aider le centre attaqué par l'ennemi. « À 12 heures, le général Wimpffen reçut un ordre écrit, modifiant légèrement la direction de sa manœuvre vers le nord — au lieu de Médole, le long de la route de Castiglione. Cette direction amenait la I^{re} armée autrichienne à attaquer à travers la place de camp. Il fallait parcourir 2 à 3 kilomètres dans un espace complètement ouvert. Le commandant du IV^e corps français, l'ingénieur et futur ministre de la guerre général Niel, disposa 42 canons pour le bombardement, et Mac-Mahon 24 canons. Concernant l'attaque à travers cette place de camp, Moltke, dans son Histoire de la campagne de 1859, remarque que « pour une attaque, il ne peut y avoir de tâche plus difficile que de traverser un espace dégagé et plat ».

L'organisation de l'offensive autrichienne dans la nouvelle direction indiquée a pris du retard. Le IV^e corps français a commencé à recevoir l'après-midi le soutien de Canrobert. Le combat a ici pris le caractère d'attaques alternées des deux côtés. L'artillerie autrichienne opérait avec des batteries isolées, voire des pelotons ; seule la mobilisation de l'artillerie de réserve de la 2^e armée, qui se trouvait à proximité et restait inactive, aurait permis de créer une masse d'artillerie significative ; mais la concentration de l'artillerie ne figurait pas encore parmi les idées tactiques du commandement autrichien. Les Autrichiens n'ont réussi qu'à obtenir des succès très modestes et ponctuels. Niel est resté sur la position occupée. Comme le centre autrichien s'était depuis longtemps complètement replié, à 17 heures Wimpffen donna également l'ordre de retrait de ses troupes.

La pluie qui éclata à ce moment interrompit le combat ; les Français ne poursuivirent nulle part. Sous la couverture de l'arrière-garde, les Autrichiens, ayant laissé derrière eux ceux qui étaient restés à Guidizzolo jusqu'à 22 heures, se retirèrent calmement. Au matin, les Autrichiens se trouvaient déjà au-delà de la rivière Mincio, puis se concentrèrent dans la région de Vérone. Les pertes lors de la bataille de Solférino furent : pour les Autrichiens, 13 000 tués et blessés, et 9 000 prisonniers ; pour les Alliés, 14 000 tués et blessés et 3 000 prisonniers. Les pertes les plus importantes — 20 % de leur effectif — furent subies par le IV^e corps français, qui menait un combat acharné contre la 1^{re} armée autrichienne numériquement supérieure. Sur les 78 batteries autrichiennes, seules 45 participèrent, même de manière limitée, à la bataille.

Même en comparant les pertes, il est clair que les troupes autrichiennes se sont battues avec une ténacité suffisante et que la supériorité du fusil autrichien compensait l'avantage des canons français. Cette bataille d'affrontement fut perdue par les Autrichiens principalement en raison de défauts de commandement et de l'encombrement des corps en profondeur qui en résultait. À 8 heures, le Ve corps autrichien (en tout 13 000 hommes) repoussait au centre des attaques des forces françaises une fois et demie plus nombreuses, gagnant ainsi un temps précieux pour manœuvrer — le passage de l'aile gauche des Autrichiens à l'offensive. Mais il ne réussit à le faire que neuf heures après le début des combats, lorsque la bataille était en réalité déjà perdue. Ce retard des Autrichiens découlait naturellement du fait que les corps attaqués en première ligne se limitaient à retarder l'ennemi avec leurs avant-postes, tandis que les corps situés derrière restaient sur place en attendant des ordres d'en haut. Quant au commandement suprême, il lui fallut 6 à 7 heures pour arriver sur le champ de bataille, se rendre compte de la situation et se faire, d'après les rapports sur différents affrontements dans les unités avancées, une idée du déroulement de la bataille.

Le désir de chaque commandant autrichien de conserver une forte réserve le plus longtemps possible, de préparer une position arrière en cas d'échec, qui découlait de l'évaluation pessimiste dominante de la situation générale, retardait l'entrée dans la bataille des masses autrichiennes, ce qui était particulièrement désastreux dans les conditions d'une bataille imminente ; L'unité de combat des Autrichiens, malgré une certaine supériorité numérique de ces derniers, était presque toujours quantitativement inférieure à l'unité de combat des Français ; De rares chaînes n'ont pas permis de révéler pleinement la supériorité des canons autrichiens. L'inquiétude exagérée des Autrichiens pour l'arrière et pour l'opération reflétait avant tout leur peur de la révolution et le manque de volonté de gagner résultant de la constitution politique de l'Autriche.

Interprétation de l'expérience de la guerre en France et en Autriche. Deux semaines après Solférino, les hostilités cessèrent, car leur poursuite était désavantageuse pour la France et l'Autriche. Il est curieux de voir quelle interprétation l'expérience de cette campagne a reçue des deux parties belligérantes à l'avenir.

Les victoires françaises en Crimée et en Italie sont le résultat de l'application de leurs méthodes tactiques « algériennes » : des bataillons entiers sont déployés d'un coup en une ligne de fusils dense et se précipitent vers l'avant avec une impulsion inimitable. L'absence de discipline tactique et une certaine anarchie sont caractéristiques des combats français. Une attaque ne peut jamais être lancée trop tôt ni trop rapidement, Napoléon III craignait au début de la campagne que la supériorité du canon autrichien ne se fasse sentir si l'infanterie française ne cherchait pas à s'approcher de l'infanterie autrichienne à bout portant le plus tôt possible, et donna à l'armée un ordre stipulant : « une arme neuve n'est dangereuse que si l'on reste à distance d'elle » ; Cet ordre a jeté de l'huile sur le feu. Le principal slogan de la bataille était : « En avant, en avant ». Toute forme réglementaire devait passer au second plan devant le sentiment individuel des interprètes.

Si les méthodes françaises font l'admiration d'autres armées qui ne les connaissent pas suffisamment, elles suscitent de profonds doutes au sein du haut commandement français. Nous avons vu comment Mac-Mahon, lors des batailles de Magenta et de Solférino, craignait de laisser ses troupes lui échapper des mains, retardait soigneusement l'entrée de son corps dans la bataille et cherchait dans un déploiement systématique des « manœuvres apprises » et le ciblage de l'ordre de bataille un antidote aux méthodes de bataille anarchiques. Après 1859, Niel, ingénieur militaire talentueux et bon commandant de corps d'armée en 1859, est appelé au poste de ministre de la Guerre. La supériorité de l'ennemi en quelque chose fait toujours plus d'impression sur les troupes que leurs propres réalisations. En 1859, lorsque les Français rencontrèrent le meilleur fusil autrichien, ils attachèrent une importance particulière à l'armement de l'infanterie. Niel rééquipa l'armée française avec l'excellent fusil Chaspeau, qui fut chargé du trésor, et, en tant que technicien, il surestima le succès de la technologie et

enseigna à l'armée le témoignage suivant dans le règlement : « À l'heure actuelle, avec des armes neuves, l'avantage est du côté de la défense. » En 1868, la commission statutaire française considérait qu'il était de bon ton de ne considérer la tactique que comme une branche de l'art de la fortification : la tactique est l'art de rester enfermé le plus longtemps possible et de ne pas s'exposer au feu meurtrier des canons de l'ennemi chargés du trésor. L'essence de la décision tactique était de choisir une bonne position ; L'importance du terrain a été exagérée à l'extrême. L'impulsion et l'initiative ont été enterrées, l'admiration pour la technologie a conduit à la passivité ; La compréhension de la manœuvre a été perdue. La lutte contre l'anarchie tactique, commencée par Niel, a donné une énorme inflexion dans l'autre sens. L'armée autrichienne a réagi à l'expérience de 1859 d'une manière complètement différente. Le bon armement de l'infanterie autrichienne et les rudiments de la tactique de feu dans ses règlements n'ont pas conduit au succès ; les violentes attaques des Français triomphèrent ; c'est pourquoi, dans les règlements autrichiens de 1862, les qualités du fusil d'infanterie et du feu de l'infanterie étaient d'une importance secondaire ; Le centre de gravité a été transféré du canon aux baïonnettes, la position a été ressuscitée : une balle était un imbécile, une baïonnette était un bon garçon ; L'infanterie était préparée dans l'esprit de la tactique de choc pour une attaque en colonnes de bataillon, suivant 200 à 300 pas derrière une chaîne de fusils dense ; Comme les colonnes suivaient l'attaque sans s'arrêter, il ne restait presque plus de temps à la chaîne de fusils pour préparer une attaque par le feu. Pour ce recul de la colonne divisionnaire à la colonne de bataillon les Autrichiens ont dû payer cher en 1866. Les Autrichiens attachaient une grande importance à la supériorité de l'artillerie, qui en 1859 était du côté des Français ; Ils rééquipèrent l'artillerie avec des canons rayés chargés par la bouche, comme ceux des Français victorieux, et commencèrent à entraîner leurs batteries à opérer non pas en pelotons séparés, mais en masses de dizaines et de centaines de canons, concentrant leur feu sur la solution d'une seule tâche. En 1866, les Autrichiens n'oublièrent plus, comme en 1859, leurs réserves d'artillerie à l'arrière du champ de bataille.

Du point de vue de l'organisation, les inconvénients qui résultèrent pour les Autrichiens de la division de leurs troupes dans la bataille de Solferino en deux armées sont frappants ; au centre, à la jonction des deux armées, les Français percèrent ; un autre moment entre le haut commandement et le corps d'armée retarda la transmission des rapports et des ordres ; la première armée a laissé un secteur ouvert à la jonction, n'a pas aidé à la défense de Solferino et est passée à l'offensive trop tard pour soutenir la deuxième armée ; Les VIIe et XIe corps, les réserves de l'armée des deuxième et première armées, ont été dépensés séparément pour atteindre des objectifs différents, au lieu de s'unir pour porter un coup décisif dans la plaine. Toutes ces remarques ont été faites par Moltke dès 1862, dans son ouvrage publié sur la campagne de 1859. Leur loyauté est indiscutable. Mais tandis que Moltke en concluait qu'il fallait passer du commandement à la gestion directive, et qu'il conservait la division des troupes prussiennes opérant sur un théâtre en plusieurs armées, les Autrichiens prirent ses paroles pour argent comptant confessèrent leur péché contre le principe napoléonien de n'avoir qu'une seule armée sur un seul théâtre de guerre, et en 1866 unirent sous le commandement de Benedek sur le théâtre de Bohême huit corps d'armée, en plus de l'artillerie de l'armée. réserve et 4 cavaliers. Division; La gestion d'une telle masse a causé des frictions sans doute plus grandes que celles qui auraient été causées par sa division en deux ou plusieurs armées.

C'est ainsi que les belligérants comprenaient différemment les nouvelles conditions du champ de bataille, dans lesquelles la nouvelle technique de l'armement avait un effet. Tant en France qu'en Autriche, la théorie n'était pas tenue en haute estime dans l'armée. La pratique et l'expérience ont reçu une importance incomparablement plus grande que le raisonnement théorique. Mais l'expérience réelle ne naît que dans un examen critique des faits. La pratique, qui n'est pas couverte par la recherche critique, ne nous donne qu'une idée extérieure et superficielle des causes des succès et des échecs, et conduit parfois à des conclusions

extrêmement erronées. Quant à la bataille de rencontre, en tant que forme typique des affrontements militaires modernes, que nous voyons maintenant dans les événements de la campagne de 1859, il a fallu trois décennies à la pensée théorique pour noter cette nouvelle étape dans l'évolution de la tactique en la personne de Schlichting et pour essayer d'y adapter les règlements et les cours de la tactique.

La campagne de 1859 voit la supériorité du soldat français sur le soldat autrichien. Bien sûr, de nombreuses données différentes pourraient être pointées pour expliquer cette supériorité ; la pensée militaire réactionnaire de l'Europe a attiré l'attention sur le fait que, tandis que la France maintenait une durée de service de 7 ans, l'Autriche réduisait en fait le service actif à 3 ans avant la guerre. Par conséquent, la guerre a été perçue comme la victoire d'un service à plus long terme sur un service plus court. L'expérience de la campagne de 1859 poussa également la Prusse à la réforme de 1860 et au passage d'un service de deux à trois ans.

Nous attirons l'attention sur l'interprétation contradictoire de l'expérience de la guerre d'Orient et de la guerre de 1859, qui s'explique en grande partie par le fait que l'expérience d'une guerre a été abordée sans tenir compte de l'évolution précédente.